

A COUPS DE FUSIL

(5^{me} partie de VIEUX DE HAYNE par Ernest Capendu)

I L'AFFUT.

Lorsque le nouveau chef royaliste que d'Almoy avait nommé M. d'Estournal avait quitté Algaric, le folgoat s'était enfoncé dans les genêts, prenant une direction opposée à celle qu'avait suivie le mystérieux personnage.

La partie du fourré dans laquelle le nain s'était glissé était tellement épaisse, qu'il était littéralement impossible, surtout durant la nuit, de distinguer les objets ou les êtres à trois pas devant soi. Algaric se fauflait dans les herbes et les branches comme un serpent rampant dans le feuillage.

—Séverin ! murmura-t-il en s'arrêtant dans un endroit où l'herbe était foulée comme si on eût piétiné violemment sur le sol.

Un homme assis sur le bord d'un fossé creusé par les eaux et qui disparaissait absolument dans les ténèbres, se dressa vivement et s'avança vers le folgoat : c'était le fils du fermier de Crozon.

—Apprête tes balles, dit Algaric d'un ton solennel, le sang des bleus va couler ! Apprête tes balles, Séverin, car il faut que demain le poulpican verse son sang jusqu'à la dernière goutte !

—Je suis prêt ! répondit Séverin, mais Philopen mort, tu tiendras ton serment, folgoat ! Tu me diras la vérité... tu m'expliqueras ce que signifiaient ces paroles prononcées une nuit par toi, alors que je te reprochais de m'avoir empêché de mourir !...

—Silence ! dit vivement Algaric. Tu sauras tout, à l'heure où il faudra tout savoir, mais songe d'abord à exterminer les bleus, car il ne faut pas qu'un seul échappe ; songe que cette nuit est la dernière que le destin t'accorde pour imprégner tes balles et pouvoir atteindre le poulpican. Viens avec moi, Séverin, je connais le seul endroit par lequel les bleus peuvent tenter d'escalader la falaise... Viens, Séverin, et je te jure que je tiendrai toutes mes promesses.

Et le folgoat, passant devant le jeune Breton, se dirigea vers l'extrémité de la falaise. Ils n'avaient pas quitté l'endroit où ils venaient d'échanger leur courte conversation, que les herbes s'agitèrent légèrement sur la gauche.

On ne pouvait rien distinguer et cependant, à l'ondulation des têtes, on devait comprendre qu'un corps assez volumineux, rampant sur le sol, se glissait dans la même direction que celle qu'avaient prise les deux hommes.

II DANS LA CLAIRIÈRE.

A cette même heure, c'est à dire à l'instant où dans la caverne le capitaine corsaire prenait toutes les mesures pour vendre le plus chèrement possible sa vie et celle de ses compagnons, et où sur la falaise d'Almoy jurait la perte des marins de la *Brûle Gueule*, trois personnages étaient groupés à une courte distance du cromlech servant d'entrée aux grottes.

L'un de ces trois personnages, dont la taille gigantesque dominait celle des deux autres, se tenait debout, le dos appuyé contre le tronc noueux d'un chêne, les bras croisés sur sa large poitrine demi-nue, dans la pose d'une méditation profonde. Celui là, c'était Philopen le muet, Philopen le poulpican.

A sa gauche, à demi repliée sur elle-même, comme une fleur sur sa tige trop délicate, était la jeune fille, compagne inséparable de l'étrange habitant des genêts.

De l'autre côté était un homme habillé en matelot, la tête recouverte du bonnet de laine brune. Cet homme, c'était Kernô. L'œil ardemment fixé sur l'horizon, il paraissait interroger avec une anxiété profonde et les genêts dont on apercevait les touffes et l'immensité de la mer qui se déroulait à gauche.

A l'endroit où étaient les trois personnages, il y avait une sorte de vaste clairière dans la forêt des genêts, une percée qui permettait au regard d'aller explorer l'océan. Dans cette clairière, le cromlech s'élevait, près d'une épaisse touffe d'arbres et d'arbustes ; c'était dans cette touffe presque impénétrable que s'était caché d'Almoy pour espionner les bleus quittant les grottes ; c'était dans cette touffe que Philopen, Kernô et la jeune fille se tenaient aussi silencieux et attentifs.

La brise était tombée, la mer ne montait pas encore, un silence profond régnait dans la clairière. La lune venait de se voiler sous un nuage et les ténèbres étaient épaisses.

Tout à coup un bruit léger retentit du côté des genêts, et une masse noirâtre se dessina dans la nuit. Philopen se pencha...

Un homme, quittant les genêts, s'avançait vers le cromlech : cet homme était de grande taille et enveloppé dans les plis d'un manteau noir.

Marchant d'un pas ferme, il rasa le taillis dans lequel étaient cachés les trois personnages. En ce moment un coup de vent subit écarta les plis du manteau, et la lune se dégageant illumina la clairière, éclairant le visage de M. d'Estournal.

Une sorte de grognement inarticulé se fit entendre.

M. d'Estournal s'arrêta en levant sa carabine, il regarda autour de lui, mais il ne vit rien et il franchit le seuil du cromlech.

Dans le taillis, un spectacle effrayant eût fait reculer d'horreur le plus intrépide : Philopen le muet, le géant, le terrible Philopen, paraissait en proie à un accès de fureur épouvantable. Il écuma, il avait des secousses nerveuses, ses yeux étaient injectés de sang, les os de ses jointures craquaient. Ce n'était plus un homme, c'était une bête féroce. Ses regards, comme deux traînées de flammes, se tenaient dardés sur l'entrée de la caverne dans laquelle venait de pénétrer M. d'Estournal.

Kernô avait saisi le bras droit du muet qu'il paraissait contenir violemment. La jeune fille, presque agenouillée devant Philopen, levait vers lui ses mains jointes et suppliantes.

III LA PLAGE

La marée commençait à monter, mais la brise soufflant de terre retardait son mouvement ascensionnel. Il était cinq heures du matin et, à cette époque de l'année, la nuit était encore complète. L'obscurité était d'autant plus grande que les rayons lunaires s'éteignaient, et que le vent, chassant les vapeurs provenant des émanations de la terre, interposait un rideau de nuages entre cette partie des côtes et la pâle clarté des étoiles.

A mesure que la marée montait, la ligne des embarcations s'était rapprochée de la terre. Maintenant elle apparaissait nettement, formant un demi-cercle dont l'une des pointes aboutissait au cap de la Chèvre, tandis que l'autre allait toucher à la baie de Dinan. On ne pouvait encore distinguer, à cause de la distance et des ténèbres, les hommes qui montaient les canots, mais on voyait vaguement une masse mouvante indiquant que leurs équipages étaient nombreux.

Sur les côtes, on ne voyait rien, le plus profond silence régnait dans les genêts.

Sur la plage, les vagues venaient mourir, léchant déjà le pied des immenses rochers. En cet endroit, la falaise, rentrant à sa base que les eaux avaient profondément minée, s'avançait vers son centre jusqu'à sa crête, avec un renflement énorme, abritant la plage sous une demi-arcade, c'était sous ce renflement que le flot dévastateur avait creusé la caverne dans laquelle les corsaires avaient cherché un abri. Cette caverne n'était pas la seule excavation pratiquée dans le rocher. D'autres, très-nombreuses, mais infiniment plus petites, et dans chacune desquelles un homme seul eût à peine tenu,